

Le cimetière est désert. À neuf heures du soir, les vivants sont rentrés chez eux. Même le chagrin a besoin de repos. La grille était ouverte quand je suis arrivé. Les morts ne s'évadent pas.

Je n'ai pas eu de difficultés pour trouver l'emplacement de la tombe de mon père. Allée 3, carré 7.

J'ai attendu une année avant de venir ici, une année depuis la dernière visite chez mon médecin qui m'affirma que j'étais un survivant...

Je le crus. Il avait une multitude de titres sur sa plaque et un agenda plein. Des signes qui donnaient du crédit à son diagnostic.

Je l'ai fréquenté pendant deux ans. Au début, c'était juste pour soigner ma phobie de l'avion. Mais très vite, on abandonna les avions pour parler de mon père. C'est peut-être pour cela qu'il me garda si longtemps : j'avais plus à dire sur papa que sur les hôtesse de l'air. Et puis un jour, à la fin d'une séance, il m'annonça qu'on ne se verrait plus :

— Nous avons terminé. C'est à vous de jouer, maintenant.

Éloge du père qui m'assassina

Je refusai. J'avais besoin de nos conversations hebdomadaires.

— Si vous m'abandonnez, il y a non-assistance à personne en danger !

Il avait souri gentiment.

— Vous n'êtes plus en danger. Beaucoup de gens, avec le père que vous avez eu, seraient déjà morts ou internés. Vous, vous tenez encore à peu près debout. Il est temps d'en profiter.

Il m'avait raccompagné jusqu'à sa porte et m'avait serré la main, comme à un ami.

— Une dernière chose... Vous êtes écrivain, vous devriez raconter cette histoire. Pour la clore définitivement.

— Personne ne la croira.

— Quelle importance ? Laissez les autres imaginer ce qu'ils veulent. Il n'y a rien de tel que l'alibi du roman pour se libérer de la vérité.

Puis il avait refermé la porte. D'autres patients l'attendaient. Je l'ai déjà dit, son agenda débordait.

J'ai donc attendu douze mois avant de suivre ce conseil médical. Le temps d'épuiser mes doutes, d'accepter mes certitudes. Et de régler mes affaires. Maintenant, tout est en ordre. Je suis libre. Demain matin, je partirai définitivement. Il me reste cette dernière nuit pour en finir avec mon père.

Il a bien choisi son endroit. Une vue imprenable sur la Méditerranée, des oliviers aux branches nourricières, un ciel étoilé qui donne une idée de la couleur du paradis. Un joli petit cimetière de Provence, à l'écart des marinas en béton. Une nécropole à taille humaine où les morts ont encore une âme : ce champ de croix n'est pas une terre à mécréants. Dieu y a déposé sa sérénité.

Mais je ne suis pas sûr que papa ait jamais cru en Dieu. Du moins de la façon dont on nous l'a appris. Il avait avec la religion des rapports bien plus ambigus que la simple confrontation entre le bien et le mal. Quand j'étais gamin, il me racontait avoir suivi le petit séminaire au sortir de la guerre. Six mois chez les

Éloge du père qui m'assassina

frères trappistes. Je m'imaginai une ville souterraine verrouillée par une trappe en bronze, des moines priant le long de galeries qu'éclairaient des cierges enfoncés dans les crânes des martyrs. Je bénissais le père supérieur qui avait sorti mon géniteur de cet enfer. Il l'avait convoqué un soir dans sa cellule pour lui ordonner de les quitter sur-le-champ. À mon père qui s'étonnait de cette décision, il avait eu cette réplique terrible :

— Vous avez les yeux du diable.

Ainsi rejeté, papa s'était lancé dans le monde profane avec le poids de son regard démoniaque.

Je n'ai jamais su si cet épisode est authentique. Aujourd'hui encore, trente ans après l'avoir entendu pour la première fois, je n'ai nulle envie d'en vérifier l'exactitude auprès de ceux qui l'ont connu alors. À quoi bon, puisque la blessure est faite ? Depuis ce jour, j'évite les moines et je déteste les miroirs : j'ai les mêmes yeux noirs que mon père.

Cette vocation avortée ne l'éloigna cependant pas de sa quête intérieure. Disons qu'il avait une pratique très personnelle de ses devoirs catholiques. L'unique rituel qu'il s'obligeait à observer avait le triple avantage de lui donner bonne conscience, de gagner du temps et de satisfaire ses goûts musicaux. Le dimanche matin, il embarquait sa famille dans la DS noire surnommée « la Chiotte » à cause de sa plaque d'immatriculation (11 VC 75) et mettait le cap sur l'église

Éloge du père qui m'assassina

polonaise de la place de l'Assomption, derrière la rue de Rivoli. Nous arrivions toujours en plein milieu de la messe, mais je savais qu'il le faisait exprès. Papa considérait que, si Dieu existait, il était forcément au-delà des contingences horaires.

L'église grouillait des représentants d'un peuple qui n'allait pas tarder à offrir un pape au monde. Je revois mon père, gigantesque dans son long manteau, observant les centaines de corps agenouillés vers le prêtre harnaché d'or. La pénombre chargée d'encens m'impressionnait, je lui tenais la main et j'admirais son courage. Les yeux du diable ne craignaient pas de pénétrer dans le temple divin. Il sortait ensuite un billet de banque et le déposait sur l'orgue que tenait une vieille dame dont les jambes poilues galopèrent sur les pédales. Elle remerciait mon père d'un rictus et attaquait aussitôt *Jésus, que ma joie demeure* de Bach. Un magma de notes qui ne perturbait en rien l'ordonnement de l'office. Ce qui m'a longtemps laissé croire que le catholique polonais était sourd et les organistes vénaux.

Une fois Bach terminé, nous allions nous asseoir sur le banc d'une allée latérale. Je voyais mon père pencher la tête en avant, les yeux fermés. À quoi pouvait-il penser durant ces quelques minutes de recueillement ? Se recueillait-il, d'ailleurs, ou dormait-il, bercé par les paroles du prêtre qui haranguait les fidèles dans cette langue rugueuse qui semble exhumer de la souffrance des hommes ? Cela non plus, je ne l'ai jamais su. Avec mon expérience d'adulte, je peux juste

Éloge du père qui m'assassina

émettre aujourd'hui l'hypothèse suivante : mon père ne parlait pas un mot de polonais, il avait ainsi la liberté de comprendre ce qui l'arrangeait. Dieu se construit surtout sur nos ignorances.

Nous quittions l'église aussi subitement que nous y étions arrivés. Papa nous entraînait dehors, sans oublier de saluer les jambes poilues qui arrêtaient de pédaler pour saluer leur mécène. Le tout n'excédait jamais un quart d'heure, et cette version raccourcie du culte chrétien sur fond d'orgue monnayé a beaucoup nui à l'épanouissement de ma foi infantine.

Après son divorce, mon père ne remit plus les pieds dans l'église. Il avait dû apprendre le polonais. Avec l'âge, il abandonna les canons catholiques pour de fumeuses théories à propos du surhomme de Teilhard de Chardin. Il m'en parlait parfois, mais sans prosélytisme. Il devait bien sentir que je n'étais pas de taille à le suivre. Il dépassa ensuite le vieux jésuite pour m'assurer que la vie éternelle, c'était la trace qu'on laisse dans la mémoire des autres. C'est sans doute pour cela qu'il me fit jurer, le jour de mes douze ans, de ne jamais l'oublier.

Alors, assis sur le rebord du carré 7 de l'allée 3, abrité par les cyprès penchés au-dessus des caveaux comme des veilleurs de morts, je trace ces premiers mots de mon serment. L'épithaphe à l'homme redoutable qui me donna le jour.